

## VIE ET TRAVAUX

**D**ans un pays aussi froid, aussi sec, aussi rude que le Ladak, un seul groupe ethnique a pu s'installer : les Tibétains, aux traits mongoloïdes, à la courte stature, qui déploient des trésors d'ingéniosité, d'obstination et de bonne humeur pour vivre entre trois et cinq mille mètres d'altitude, dans le vent et sur le granit.

Société sédentaire de paysans et d'artisans, ils vivent dans des oasis, au long des torrents descendant des glaciers, irriguent leurs champs d'orge et de luzerne, construisent des maisons en briques de boue crue, martèlent des bols de métal, filent et tissent des robes de laine.

Société nomade de bergers et de caravaniers, ils parcourent les steppes mieux arrosées des hauts plateaux à la recherche de pâturages pour leurs troupeaux. Propriétaires de chèvres et de moutons par milliers, ils fournissent les laitages, le beurre, la laine brute dont le pays a besoin, tandis que les caravaniers, commerçants des déserts, assurent les échanges entre le haut et le bas pays, permettant la vie comme le sang qui circule dans toutes les parties du corps.

Le Ladak vit encore dans une économie quasi-fermée. Son sol et ses troupeaux suffisent à produire la farine, le beurre et la viande qui sont toute la nourriture de ses habi-

tants. A Leh seulement, on peut acheter le sucre, les épices et le pétrole. Dans les villages, on les ignore.

Le rythme de la vie est binaire : deux saisons se partagent l'année. Un été court et brûlant, un hiver interminable, glacé et mort. Dès que fond la neige des hauts sommets, à fin mai, l'eau court dans les canaux creusés entre les champs; les premiers brins d'herbe pointent, les baguettes des arbres roussissent. Derrière deux énormes *dzo*, hybrides du yak et de la vache employés pour le rude effort des labours, les paysans tracent des sillons en arc de cercle, essayant ainsi de repousser le mauvais esprit du champ dans un coin et de l'empêcher de nuire à la récolte. Ils y sèment du froment ou de l'orge, une orge dite de « soixante jours » qui mûrit en deux mois. Puis ils attendent. La terre est bonne, le soleil torride. Il ne reste guère qu'à inonder trois fois les champs, à les désherber une fois — c'est le travail des femmes — jusqu'à la moisson. Dès la mi-septembre, les Ladaques coupent leur blé à la faucille ou souvent même l'arrachent à la main. Six à neuf vaches et ânes le foulent sur des aires en plein champ. Tout un répertoire de mélopées, les mêmes depuis toujours, encourage les bêtes qui tournent, tournent, le museau chercheur enfoui dans la paille qu'elles écrasent. Lors du vannage, les chants se transforment en sifflements. C'est en sifflant que les paysans du Ladak appellent le vent. Armés de fourches de bois, ils jettent en l'air la récolte : la brise séparera la paille du grain.

Reste le long hiver, quand l'eau manque, quand la terre est gelée et grise. Pendant six mois, la nature entière s'engourdit à l'exception du soleil qui pendant quelques semaines maintiendra encore un peu de chaleur. Les hommes et les femmes ne sont pas complètement inactifs. C'est le temps du filage et du tissage. Dans chaque maison on confectionne les habits de laine, les cordes et les sacs. Tant que les huches sont pleines, on organise des rencontres, des ban-

quets, on se marie, on fête une naissance. Jusqu'au Nouvel-An tout est prétexte à festivités et réjouissances. On invite, on est invité, la vie sociale bat son plein.

Viennent ensuite les mois maigres, où l'on vit chichement du peu qui reste ! On a eu soin cependant de mettre quelques provisions en réserve pour fêter dignement la fin des grands froids, en février. Entre temps on se terre ; un plafond de nuages et de grisaille donne au pays entier un visage de mort. Plus rien ne bouge, plus rien ne vit. L'hiver ne finira-t-il jamais ? Peu de travail, plus de banquets. Greniers vides, les petits paysans doivent manger parfois le grain des prochaines semailles.

Enfin le soleil revient, réchauffe peu à peu la terre et les sourires. Hommes et bêtes sortent de leur cachette. Etonnement devant les mouvements à peine perceptibles de la nature. Tout change ; déjà le sol a perdu ses couleurs blafardes ; les coucous se répondent ; les canaux se tapissent d'une mousse légère.

X C'est le moment que choisissent les paysans pour tenir les grandes fêtes du tir à l'arc, symbole de la puissance génératrice du printemps.

Monde fermé : la terre qui produit la nourriture donne aussi aux artisans les matières nécessaires à la vie autonome du pays. Avec de simples briques crues et des poutres de peupliers, ils construisent des maisons hautes et spacieuses. Les arbres, la boue, l'eau se trouvent là, sur place. De la même argile, on façonnera des pots et des marmites.

Sur place encore, on trouve les gisements de métaux. Les filons seraient trop minces pour une exploitation à grande échelle, mais ils suffisent aux habitants de l'Himalaya. Les métaux sont travaillés sur des feux de charbon de

bois animés par des soufflets à main. Les ustensiles de ménage, les haches et les pioches, les fers à cheval et les pièces de harnais, tout se forge sur de simples blocs de granit. Souvent aussi les forgerons se font orfèvres pour ciseler la vaisselle dont l'argent vient des collines et l'or de l'Indus, et pour répondre à la passion des Tibétains pour les bijoux.

Les Ladaques fabriquent leurs propres étoffes ; qu'elles soient en visite, assises sur leurs toits ou dans leur cuisine, en route sur le chemin des champs ou du bazar, les femmes tirent par milliers de mètres un fil régulier et fin de la laine achetée aux bergers. Les tisserands transportent de maison en maison leurs métiers faits de quelques bâtons reliés par des cordelettes. L'étoffe étroite et rugueuse est teinte en rouge foncé avec des fleurs et des racines de rhubarbe cueillies entre les rochers. Les tailleurs terminent l'ouvrage en coupant des robes au patron invariable et en rassemblant ces bandes de laine par d'interminables coutures.

L'ouvrage des artisans est très prisé pour les commodités et la beauté qu'il apporte. Commodités modestes pourtant et qui nous paraissent souvent le strict minimum. Mais les Tibétains apprécient le travail bien fait, solide et souvent figolé. Ils recherchent les outils forts et francs qui produiront des tables, des tasses ou des vêtements de qualité. Dans ce domaine, ils ressentent lourdement la carence de leur équipement technique artisanal. Combien d'yeux brillants ont lorgné nos rabots effilés, nos scies aux dents parfaitement alignées, même nos simples et robustes tournevis.

Pourtant, la production nationale est suffisante en quantité et en qualité pour satisfaire la demande interne. Les Ladaques n'achètent pratiquement rien à l'extérieur du pays. Jusqu'à présent, ils n'ont nullement éprouvé le besoin de sortir de leur économie fermée.

Cette société tibétaine ne souffre pas d'une division en castes. Riches et pauvres, commun peuple et noblesse, et même le descendant des plus vieux rois du Tibet, tous se côtoient sans interdit, se rencontrent avec un salut et un sourire.

Les serviteurs sont incorporés à la famille. Ils mangent et dorment souvent dans la même pièce que les maîtres pour partager la chaleur du foyer. Chacun a cependant conscience de son rang, un sens précis de sa place dans la société. Dans une rencontre ou un banquet, il saura, d'un coup d'œil sur la compagnie et sur l'arrangement des tables et des tapis, quelle région de la salle lui est destinée.

Les tables sont très basses : au plus quarante centimètres. Juste ce qu'il faut pour des convives accroupis à terre. On en place deux — l'une sur l'autre ! — devant un prince ou un abbé installé sur des coussins ; une plus haute devant les fonctionnaires importants, une ordinaire devant le commerçant, et ainsi de suite jusqu'au plus petit paysan. Chacun est à sa place ; mais le berger répondra à la plaisanterie du baron, et tous chanteront ensemble.

Ensemble ! ... *Unité* est le mot qui vient à l'esprit devant ce peuple de l'Himalaya. Malgré une vie très compartimentée par les vallons et les distances, il a su créer et garder une vie bien à lui. Des frontières chinoises aux confins de la Perse, tout le centre asiatique est *un* peuple. Même langue, mêmes coutumes, mêmes goûts.

Les Tibétains opposent à la rudesse du climat, aux difficultés de la vie quotidienne sur le « Toit du Monde », un courage, une ténacité, une bonne humeur qui d'emblée les rend sympathiques.

## A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

**D**epuis cinq jours, notre caravane, formée d'un couple de Tibétains, d'une Européenne et de deux serviteurs, chevauche de plateau en vallon, de gorge en col, sur le sable et sous le ciel.

Rien de plus étrange, de plus à part, que ces hauts plateaux, ces immenses étendues vallonnées où alternent les bandes désertiques et les steppes d'herbe rare, et rase, qui tiennent lieu de pâturages.

Nudité irisée des sables et des roches... Le désert n'est jamais monotone, tant la palette des couleurs est changeante sur les pentes, les collines de pierres vertes, rouges, terre de Sienne. A chaque vallon, presque à chaque dune, la tonalité varie ; on passe de vallons austères gris-ardoise à des campaniles grenat, dont les flèches se perdent dans un ciel turquoise.

Ailleurs c'est le manteau gris-vert des régions herbeuses. Plus de gris que de vert. Quelques buissons rampants, des genévriers et de l'herbe. Une loupe ne serait pas de trop pour en voir les brins, tant ils sont ténus et rares. Or dans ces pâturages paissent des milliers de chèvres, de moutons et de yak, orgueil du propriétaire du « Toit du Monde ». Orgueil et souci, et cause de ses perpétuelles transhumances.

— Combien de temps un camp reste-t-il planté à la même place ?